

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 80 (1990)

Heft: 4-6

Artikel: Les sabotiers d'Ayas

Autor: Favre, Saverio

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les sabotiers d'Ayas

Un peu d'histoire

L'industrie des sabots est typique de la commune d'Ayas et elle constitue une part de son originalité. Je ne pense pas m'éloigner de la vérité en affirmant que tous les sabotiers du Val d'Aoste et du Piémont sont originaires d'Ayas ou qu'ils ont appris le métier chez les Ayassins.

A quelle époque faire remonter cette activité est une entreprise ardue, nous ne possédons aucune attestation à cet égard, il est cependant certain qu'elle est exercée de temps immémorial.

On chaussait des sabots faits d'une seule pièce en bois dans plusieurs endroits en Europe: en Hollande, en Belgique, dans le Jura, dans les Pyrénées, dans le Nord de la France. Leur forme variait, mais la technique de fabrication était vraisemblablement la même, et leur fonction était partout celle d'avoir des chaussures chaudes, qui protègent du froid, de l'eau et qui empêchent d'enfoncer dans les terrains mous. On raconte que, à la fin de la grande guerre, deux sabotiers de Champoluc qui avaient été prisonniers en Allemagne, avant de rentrer chez eux, avaient été mis en quarantaine dans le Nord de la France: c'est là qu'ils ont eu l'occasion d'entrer dans l'atelier d'un artisan qui fabriquait des sabots comme les nôtres.

Pour rester dans le milieu militaire, toujours lors de la première guerre mondiale, plusieurs mobilisés d'Ayas avaient été occupés dans un pays de la Carnie à la confection de sabots pour l'armée.

Autrefois les habitants d'Ayas chaussaient presque exclusivement des sabots; peu de gens possédaient des souliers et ils les employaient seulement pour les grandes occasions: surtout quand ils devaient sortir du pays pour des affaires importantes. On disait alors *bèttà li fin-e* (mettre les fines), et tout le monde comprenait l'importance de ce fait.

Les femmes, mais seulement les plus aisées, avaient l'honneur de chausser une paire de souliers quand elles allaient aux *djoéi*, c'est-à-dire quand elles faisaient les achats pour le mariage, et le jour des noces.

Les enfants aussi, dès l'âge le plus tendre, marchaient les sabots aux pieds et, pour qu'ils ne les perdent pas, on les liait à leurs petites jambes avec une ficelle qui passait par deux trous qu'on faisait à la hauteur de la cheville.

Les sabots de femme ont une ligne plus fine par rapport à ceux des hommes, le talon est plus mince et plus haut; jadis ils se distinguaient aussi par des décorations aux teintes vives.

Quand l'habitude des sabots du dimanche se répandit, le samedi surtout, les femmes les trempaient dans la fontaine et les frottaient ensuite avec du sable jusqu'à ce qu'ils deviennent blancs; on voyait un peu partout, sur les

clôtures des jardins potagers, sur des perches, des rangées de sabots qui séchaient au soleil.

Après la Toussaint, quand les grands travaux de plein air étaient terminés ou qu'ils n'étaient plus possibles à cause de la neige et du froid, la plupart des hommes d'Ayas rentraient dans leurs ateliers, souvent des étables, pour y exercer le métier de sabotier. Pour rendre le travail plus rapide, ils travaillaient le plus souvent à deux (*travai dévésà*): l'un s'occupait de la partie intérieure, l'autre de la partie extérieure.

Ils allaient aussi dans les familles travailler à la journée, qui était calculée en paires de sabots: douze paires représentaient une journée de travail de deux sabotiers.



Introd 1910 – Trois sabotiers d'Ayas: De gauche à droite: Favre Jean-Baptiste (Zac); Favre Louis (Favro); Favre Martin (Zac).
(photo Fonds Ronc)

Quand ils travaillent à leur compte les journées commençaient très tôt et finissaient très tard: certains arrivaient même à faire jusqu'à quatorze, quinze paires par jour.

L'outillage aussi était de marque locale et, comme le métier, passait en héritage de père en fils; à la fin du siècle passé, un forgeron de Periasc, Favre Blaise (*Biéch*), commença à perfectionner les instruments avec l'aide d'un certain Lettry (*Lettrê*) de Pilaz, personne très ingénieuse. Il confectionna, pour tous les sabotiers d'Ayas, des outils dont l'acier avait une trempe spéciale, idéale pour leur emploi; cela améliora aussi la qualité des sabots qui atteignirent une forme de plus en plus élégante.

Les forêts touffues de la commune représentaient pour les sabotiers une ressource qui semblait inépuisable et leur permettait de travailler sur place.

Le bois le plus employé était celui d'arolle (pin cembro); quand la bûche peut être fendue en deux parties ou plus, en obtenant autant de sabots, on a «le quartier d'arolle» (*cartîe d'aroula*) qui est le plus recherché, surtout s'il est tiré de la base de l'arbre.

Pour estimer la grosseur d'un arbre on calculait les sabots qu'on pouvait en obtenir à la base; on disait alors «cet arbre fait 3, 4, 5 ... sabots à la base» (*ou cul*).

On utilisait aussi du bois de sapin, parfois de mélèze, surtout quand on vendait le produit; même si son bois est très résistant le pin sylvestre brûle quelque peu les pieds; le bois des arbres feuillus, comme par exemple l'aulne, absorbe excessivement l'eau.

Bientôt l'industrie des sabots se développa et son produit se répandit en Vallée d'Aoste, grâce aussi à la Foire de Saint-Ours, jusqu'à gagner, déjà à la fin du XVIII^e siècle, le Piémont: ce type de chaussures était particulièrement indiqué pour des pays rizicoles tels que le Vercellais et le Novarais.

Les acquéreurs se rendaient sur place, s'accordaient avec les sabotiers sur le prix et passaient leur commande; quand les sabots étaient secs on les transportait à dos de mulet, puis, plus tard, sur des charrettes, jusqu'à Verrès et de là ils poursuivaient vers leur destination. On calculait la mesure des chaussures de façon approximative, en faisant une distinction entre *grôsse*, *mèdzan-e*, *bachtardin-e* (grosses, moyennes, bâtardes).

Les *tsôque tayan-e*, les sabots piémontais (on appelait les piémontais *li tayan*, c'est-à-dire «les italiens»), étaient différents de ceux que chaussaient les Ayassins: ils étaient plus larges parce qu'on leur mettait de la paille à l'intérieur pour les rendre plus confortables; en outre ils étaient pointus et ils avaient tous le talon bas et large, sans distinction entre sabots d'homme et sabots de femme. Les *tsôque pian-e*, les sabots des Ayassins, étaient plus finis et faits sur mesure.

Le métier de sabotier prit véritablement pied car il offrait des possibilités que d'autres travaux ne permettaient pas, et alors tout le monde s'y mettait. L'abbé Lale-Démoz qui a été vicaire à Ayas de 1914 à 1919 parle d'environ 250 sabotiers, mais il affirme: «... à peine $\frac{1}{10}$ pourra désormais trouver de l'ouvrage au pays. La grande masse sera obligée de plus en plus de chercher du travail en Piémont et ailleurs...».

La cause de ce phénomène a été l'extension du métier, qui a fait disparaître d'anciennes activités telles que celles des gantiers et des scieurs de long, et par conséquent l'exploitation sur vaste échelle et sans discrimination des forêts. Le déboisement qui, au cours de notre siècle, a atteint son maximum lors des deux guerres mondiales, avait déjà provoqué au siècle passé un appauvrissement du sol, avec des conséquences graves du point de vue écologique.

Les belles forêts d'Ayas n'étant plus qu'un souvenir, l'émigration hivernale qu'avaient auparavant connue les scieurs de long, toucha cette fois les sabotiers et reprit avec plus de rigueur.

L'émigration

Le phénomène de l'émigration a toujours été lié à la commune d'Ayas: le long hiver et la pauvreté des ressources obligeaient beaucoup d'hommes, et parfois des familles entières, à quitter leur pays pour aller chercher ailleurs de quoi vivre. D'après une estimation de l'archipêtre Dandrès, remontant à 1860, plus de 300 Ayassins abandonnaient régulièrement leur pays pendant six mois de l'année pour des raisons de travail. Souvent, l'émigration saisonnière se transformait en émigration définitive.

Les sabotiers aussi, nous l'avons dit, partaient d'Ayas vers la Toussaint pour y revenir vers Pâques; on disait qu'ils «emportaient les dents», c'est-à-dire que, pendant une certaine période, ils ne pesaient pas sur le budget familial. Bien que le Piémont ait été leur principale destination, ils fixèrent aussi leurs établis en Vallée d'Aoste, notamment à Verrayes, Introd et surtout à Saint-Barthélemy, où il y avait de belles forêts. Ils logeaient dans des baraquas qu'ils avaient construites de leurs mains et au printemps, à la fin de la «campagne», ils descendaient les sabots à Nus sur des luges.

En Piémont les sabotiers s'établirent dans le Canavais, dans le Vercellais, dans l'«Astigiano» et le «Monferrato», à Alagna et aussi en Valtellina. Les employeurs piémontais leur donnaient un logement, leur fournissaient le bois (peuplier, tremble, saule...) et ils les payaient en fonction des douzaines de sabots fabriqués.

Là aussi ils travaillaient à deux, ou en équipe, et l'un d'eux se chargeait de préparer les repas de midi et du soir: c'était toujours de la polenta, qu'on mangeait avec un peu de fromage, ou une *saracca* (du poisson salé). Mais quand on pouvait manger la polenta «à deux mains» (quand il y avait quelque chose avec), il ne fallait pas se plaindre.

Quelques sabotiers s'établirent définitivement en Piémont (Albano Vercellese, Salasco, Quassolo, Livorno Vercellese, Crescentino, Cavagnolo, Viverrone, etc.) où ils fondèrent une famille, mais la plupart revinrent à Ayas, en apportant avec eux les nouvelles coutumes qu'ils avaient acquises.

Parmi les conséquences de ce phénomène, l'abbé Lale-Démoz remarque un changement profond dans l'onomastique locale: aux prénoms classiques, qui se répétaient de génération en génération, se substituèrent des prénoms typiquement italiens. En outre les Ayassins comprenaient et parlaient avec une grande facilité le piémontais, langue qui d'ailleurs leur est encore familière aujourd'hui.

Aujourd'hui

Vers la fin du siècle passé, vu la forte demande de sabots, on pensa augmenter la production à l'aide de machines; en France on les employait déjà pour fabriquer les galoches. C'est un certain Borbey d'Ayas, surnommé Boréne, établi à Aoste, qui chercha d'adapter l'une de ces machines à ses exigences et donc à celles des artisans de son pays. Aujourd'hui les machines ont remplacé en grande partie le travail de l'homme dont la tâche principale consiste à effectuer le finissage de l'œuvre. La qualité du produit

dépend aussi des modèles que la machine reproduit fidèlement: toutefois les sabots faits à la main sont toujours les meilleurs!

Néanmoins le métier est sur la voie du déclin et peut-être qu'à même la machine n'arrivera pas à le sauver. Les jeunes ne semblent nourrir aucun intérêt à l'égard de cette activité et les personnes âgées n'ont pas d'apprentis à qui transmettre leur savoir.

Il semblerait donc qu'une industrie qui a donné de quoi vivre à nos pères et qui a, depuis toujours, caractérisé Ayas, est en train de devenir histoire du passé, légende...

Aujourd'hui Ayas compte peut-être encore une vingtaine de sabotiers qui fournissent leurs compatriotes fidèles aux sabots et quelques touristes.

Le sabot n'est plus une nécessité, ni en tant que chaussure, ni en tant que débouché: pour certains c'est encore un plaisir, pour d'autres une mode, pour d'autres du folklore, un ornement. Une preuve évidente: les sabots qu'on voit suspendus aux balcons, aux façades des maisons, ou qui sont devenus des pots de fleurs, des cendriers, etc.

Actuellement plusieurs artisans se sont dédiés à la production de sabots-souvenir (*tsoquin-e*, *tsoquette*), souvent peints à la main ou pyrogravés et qui ont un marché assez florissant.

La fabrication des sabots

Nous analysons maintenant, dans les détails, les techniques employées pour la fabrication des sabots (*tsôque*), les différentes phases du travail et tous les outils (*moûèbio*) dont le sabotier (*tsacolé*) se sert.

Tout d'abord on met la bille (*beuyôn*) sur un chevalet, une chèvre (*cartchôt*) et on la scie (*ehtrossâ*, *fa la tâya*) avec le passe-partout (*ehtrossôn*) en bûches (*reugnôte*) de longueur variable, selon la grosseur du sabot qu'on veut obtenir.

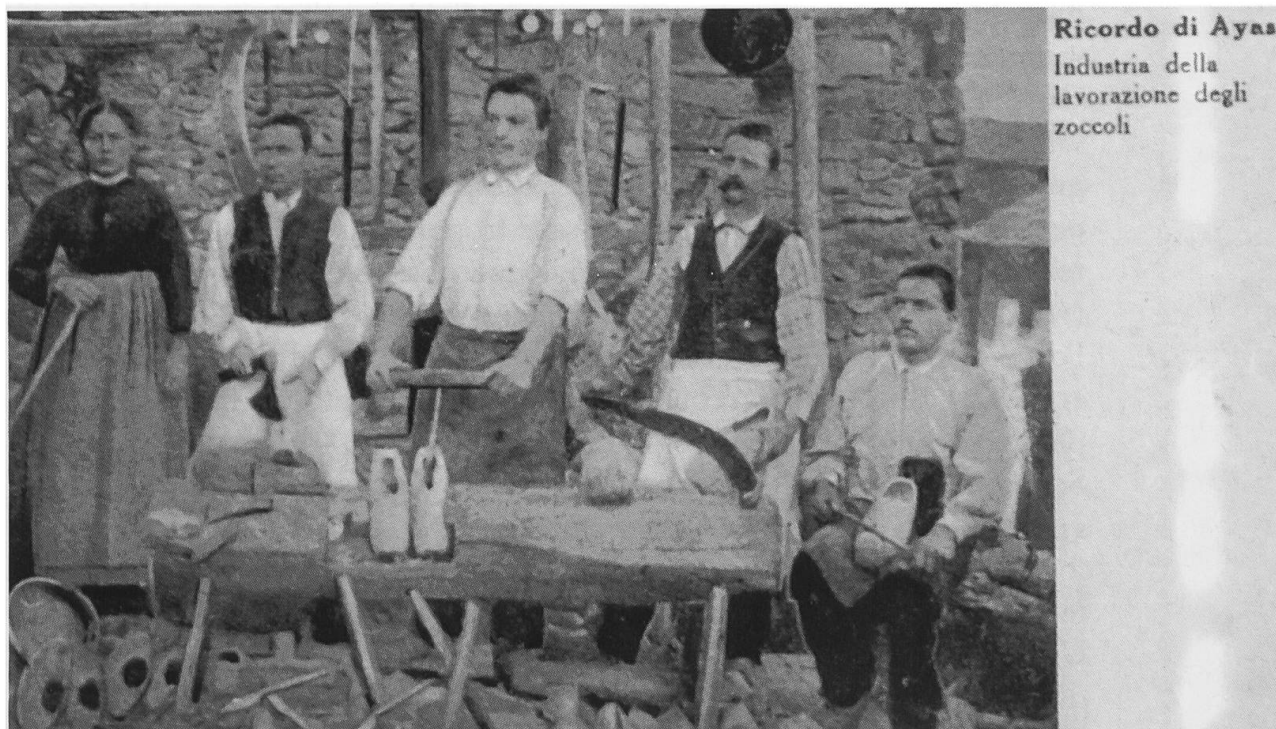
Généralement on mesure les bûches en empan (*ehpânne*) et en doigts (*déi*), ou bien avec une règle (*réya*) en bois et pointue, qui a des encoches à partir de 15 cm. Il faut que la bûche soit de quelques centimètres (4 environ) plus longue que le sabot qui en sortira.

Ensuite on fend (*ehquiapâ*) les bûches sur un billot (*tseucôn*) avec la hache à fendre (*pioula ehquiapéra*) et une masse en bois (*mâtsa*), opération pour laquelle il faut être deux; avant de fendre la bûche on lui fait des marques afin d'obtenir des morceaux de bois de la même grosseur et en essayant d'écarter la moelle (*miol*) et les nœuds (*grop*) les plus gros. La bûche la plus rentable est celle qu'on peut fendre en quatre parties ou plus; la plus facile à fendre est celle sur laquelle on peut faire la croix (*crouch*), en obtenant ainsi quatre parties.

Ensuite il faut accoupler (*appagnâ*) ces morceaux de bois, «voir s'ils se ressemblent» et commencer à les dégrossir, à les dresser (*drétsâ*) au moyen d'une hachette (*piolet*) large, avec une poignée (*mandjo*) très courte. Cette hache à bûcher, qu'on appelle aussi «à épaule de mouton», est désaxée, c'est-à-dire que son tranchant (*târ*) n'est pas aligné à sa douille (*ouèi*) et il

n'est donc pas dans l'axe du manche. Cela pour ne pas gêner les mouvements du sabotier qui risquerait de se blesser, de s'écorcher les jointures des doigts si le manche n'était pas suffisamment éloigné de la pièce d'ouvrage. On fait ce travail de dégrossissage sur un plot, sur lequel on ajoute un morceau de bois (*trapoulîn*) qu'on nettoie d'une fois à l'autre pour ne pas émousser (*marreuja*) les outils: en effet, sur le billot il se dépose de la terre, du sable, des saletés (*maréhc*).

Il arrive parfois que l'un des deux sabots, dont la forme est à peine esquissée, soit trop long: il faut alors le couper à l'extrémité avec la scie (*réssetta*, *arquet*).



Ayas années '20 – De gauche à droite: Favre Cécile (Manté); Favre Martin (Manté); Favre Martin (Zac); Favre Jean-Martin (Zac); Favre César (Manté) (Prop. Favre Adolphe)

Le morceau de bois excédant ressemble vaguement à un cochon (*portchet*) et c'était autrefois un jouet (*démorê*) pour les enfants. Il y avait encore un autre jouet: la «vache» (*vatcha*) qu'on obtient en faisant l'entrée, la «bouche» du sabot (*ehtrossà gordja*, *fà gordja*) avec la scie et la petite hache.

Ensuite on continue à donner la forme extérieure à ces ébauches sur l'établi (*banc di tsôque*) au moyen d'un couteau de banc (*coutél dè banc*), un paroir, qui s'appelle en français régional «repéroi»; il s'agit d'un énorme couteau avec une poignée (*manetta*) parfois munie d'une traverse, se terminant à l'autre bout par un crochet pour l'ancrer à une boucle qui est fixée au banc. De la pièce de bois commence à se dégager la forme d'un sabot: en patois on appelle ce passage *échapolà*. En même temps on façonne aussi l'ouverture pour le pied, la «bouche» (*gordja*), en contrôlant, la règle à la main, que le bord supérieur soit équidistant des deux extrémités: c'est la condition indispensable pour que le sabot chausse bien.

Pour ces opérations, le sabotier compte exclusivement sur son œil habitué et infallible et sur ses coups précis et bien expérimentés.

Cette phase achevée on commence à creuser le sabot (*tchavà*), faire la partie intérieure; celui qui s'occupe de cette tâche s'appelle *lo tchavoù*, le «creuseur». Ce travail étant le plus facile à exécuter c'est celui que l'on confie en premier aux apprentis, même s'il y a le risque de percer le sabot (et cela arrive souvent les premières fois). L'artisan accompli est le pareur, celui qui est à même de façonner la partie extérieure.

On fixe donc les sabots, l'un à côté de l'autre, dans une entaille de l'établi faite exprès, à l'aide de coins (*queugnà, bancà*) et tout d'abord on creuse le talon (*forà lo talôn, fà lo borin ou talôn*) au moyen d'une espèce de gouge, d'une «cuillère» (*cop*). Il s'agit d'un outil concave, caractéristique qui est probablement à l'origine de son nom: en effet le mot *cop* est employé couramment pour désigner la louche.

On continue à creuser (*forà lôn*) avec un perceur, une tarière munie d'une vrille (*travèla, taravèla*); cet outil, comme le précédent, est muni d'une poignée, une barre en bois assez longue, perpendiculaire à la tige en fer qui permet à l'artisan de lui imprimer, sans trop d'effort, un mouvement rotatoire. Ensuite, avec le *cop*, on élargit le trou (*dégorbellà*) et on finit le talon (*béttà dju lo talôn*).

Pour achever le finissage de la partie intérieure on utilise la *lenguetta*, la «rénette», une sorte de couteau à long manche, à deux tranchants et à pointe recourbée.

Son nom dérive vraisemblablement de *lénga*, «langue», et signifierait donc «petite langue». Il y a deux types de *lenguette*: la *lenguetta soléra* pour faire le fond, polir la semelle intérieure du sabot et la *lenguetta dréita* pour nettoyer le dessus, la voûte du creux.

Un travail analogue se fait à l'aide du *traversin*, outil semblable au précédent mais plus petit, plus court.

Après qu'on a *lenguettà* et *traversénà*, les sabots sont creusés et on enlève les coins (*dehqueugnà*).

On scie ensuite le bas de la bûche près du talon (*ehtrossà lo talôn, ressèà lo garret*) et avec la petite hache on fait une entaille, on vide le creux entre le talon et la semelle proprement dite (*l'èngava, la cambrura*) et on enlève le superflu du dessous du sabot. Cette opération s'appelle *sèbrochà* (var. *sègrochà*) et se fait avec la hachette, sur le billot.

Le travail se poursuit sur l'établi où, avec le couteau de banc on fait le talon, la pointe, en donnant au sabot sa forme définitive (*coutellà*). C'est le moment le plus spectaculaire, les plus beaux «coups» de l'artisan, là où se reconnaît le véritable artiste.

Il faut ensuite nettoyer, polir la partie extérieure du sabot (*assouèla*), en le serrant entre les genoux et au moyen d'un couteau à deux mains, à deux poignées (*coutél dè dove man*); pour se protéger l'artisan se sert d'une pièce de bois (*pétsa*) liée à la taille par une courroie.

La dernière phase du travail est celle de chanfreiner (*orlà*) les bords de l'entrée, de la «bouche», avec un couteau (*coutél dréit*).

Les sabots sont prêts à être chaussés. Avec un crayon (*lo créyôn di tsôque*) on les numérote, selon leur mesure; on leur fait un petit trou avec une alêne

(*aléna*), on lie ensemble les deux sabots qui forment une paire et on les suspend pour les faire sécher.

Toutefois, avant de les chausser, une précaution est nécessaire: pour qu'ils ne se cassent pas il faut les renforcer avec du fil de fer (*tserquià*). C'est-à-dire: avec une petite scie (*resséôn di tsôque*) on fait une rainure autour de la «bouche» du sabot, dans laquelle on fait passer le fil de fer en le fixant avec deux petits clous au milieu du talon.

En hiver, pour ne pas glisser, on plantait autrefois sous le talon des sabots des clous à grosse tête pointue (*quiô barrâ*); aujourd'hui on préfère y clouer des morceaux de caoutchouc (*apoà li tsôque*).

L'entretien de l'outillage est très important: tout doit couper comme un rasoir et alors un bon sabotier doit être aussi un bon rémouleur. Pour meuler les couteaux (*molà*), on emploie une meule ronde (*moula vérèn*) qu'on fait tourner à la main à l'aide d'une manivelle (*tseuvégnoula*) dans une caisse de bois où il y a de l'eau pour qu'elle se mouille. Au contraire, les tarières, les «cuillères» et les «rénettes» il faut les ébarber, les «râper» (*rahpà*) au moyen d'un instrument qu'on appelle justement *rahpet*, un burin d'acier triangulaire: en frottant une arête contre le tranchant de l'outil, on le remet en état de travail.

Pour affûter les outils, pour redresser le fil tranchant (*donà lo fil*), on emploie des pierres à aiguiser (*molôn*) qu'on conserve dans la partie inférieure d'un sabot cassé (*brègnet di molôn*). Avant d'utiliser la pierre à aiguiser il faut la «dégraisser» (*dégrachà lo molôn*) en la frottant sur une autre pierre (*frôta*).

Dictons, expressions typiques

- *Mouro dè tchun* = museau de chien (on le dit d'une paire de sabots mal façonnés).
- *L'ouèi dou tsacolé ou val mâi què lo mètre dou mènusié* = l'œil du sabotier vaut mieux que le mètre du menuisier.



Dégrossissage du sabot avec le couteau de banc

(photo Concours Cerlogne 1982 – Ecole moyenne de Brusson)

- *Lo tsacolé què ou sa bén molà ou pou rire ou mouro à l'ènqueurà* = le sabotier qui sait bien aiguiser (ses outils) peut rire au nez du curé.
- *L'amour è la paya i tsôque i sè catchon pa* = l'amour et la paille dans les sabots ne se cachent pas.
- *Alà èn Paradich èntò li tsôque* = aller au Paradis avec les sabots (on le dit de quelqu'un dont le comportement a été exemplaire et qui gagnera sûrement le Paradis).
- *Pè li tsacolé l'arbèra dou Piémôn l'a rènn à què vé avòli li nouhtre beuyôn* = pour les sabotiers le tremble du Piémont n'a rien à voir avec nos billes.
- *Li tsacolé, li mènusié è li rességuin i ténon ât lo non dè y Ayassin* = les sabotiers, les menuisiers et les scieurs de long soutiennent la réputation des Ayassins.
- *Què dè tsôque s'é fruchta-se pè î troà li bèle bouèbe* = que de sabots se sont usés pour aller trouver les jolies filles!
- *Fa fruchtà un per dè tsôque pè î a messa dè méanoit* = il faut user une paire de sabots pour aller à la messe de minuit (dans le sens qu'il ne faut jamais manquer la messe de la nuit de Noël).
- *Avé li tsôque èrionde* = avoir les sabots ronds (se dit de quelqu'un qui a trop bu, qui est ivre).
- *Tréna-tsôque* = traîne-sabots (se dit de quelqu'un qui n'est jamais pressé).
- *Y é vènni euna bèla tsôca dè nêi* = il est tombé un bon sabot de neige (une couche de la hauteur d'un sabot).
- *Fôl comme euna tsôca* = sot comme un sabot.
- Quand on marche sur les pattes du chat ou du chien en les faisant crier on leur dit: *bétta-tè li tsôque* = «mets-toi les sabots!».

Devinette

- *Qui l'é qui t'attèn lo matm èntò gordja euvérta? (li tsôque)* – qui est-ce qui t'attend le matin la bouche ouverte? (Les sabots).

L'argot

Pour ne pas se faire comprendre quand ils allaient travailler en Piémont surtout, ou ailleurs à l'étranger, les scieurs de long et les sabotiers avaient créé un langage spécial, *lo djerc*.

Cet argot était composé de mots tirés du langage courant auxquels ils avaient attribué un sens différent, de mots d'origine germanique, de mots inventés, etc.

Quelques dizaines seulement de ces termes ont survécu; la liste que je propose, dressée sur la base d'un travail effectué par Alessandro Béchaz, est loin d'être exhaustive et peut compter des mots qui n'appartiennent pas à l'argot de métier objet de cette recherche, mais qui, en raison de leur originalité, ont été attribués à tort à ce sous-code linguistique.

Quelques mots sont propres au langage des contrebandiers.



Creusage des sabots au moyen de la «cuillère»
(photo Concours Cerlogne 1982 – Ecole moyenne de Brusson)

Les aliments

<i>meurc</i>	= nourriture
<i>fres</i>	= nourriture
<i>bèquìn</i>	= saucisses, charcuterie en général
<i>gouassa</i>	= eau (All. Wasser = eau)
<i>echtinga</i>	= polenta
<i>ròsìn</i>	= beurre
<i>oliva</i>	= fromage
<i>qui</i>	= vin
<i>mitchoulán-a</i>	= sel
<i>nan-a</i>	= lait
<i>djerba</i>	= pain
<i>groujé, cogne</i>	= œufs
<i>péhquia</i>	= viande
<i>lèchù, pèi</i>	= café
<i>trî</i>	= riz
<i>bergole, bergolin-e</i>	= pommes de terre
<i>sal dou mertchàn</i>	= sucre («sel du marchand»)

La famille

<i>cherro, cherra</i>	= père, mère (âgé, âgée)
<i>clèino</i>	= enfant, fils (All. klein = petit)
<i>pehqué, pehquéra</i>	= vieux, vieille
<i>pontù, pontouà</i>	= fiancé, fiancée (le mot <i>pontù</i> sert aussi pour indiquer une personne qui est présente quand on parle, mais de laquelle on ne veut pas se faire comprendre et dont on ne veut pas prononcer le nom)

<i>tchôbio, tchôbia</i>	= fiancé, fiancée
<i>broûêdo, broûêda</i>	= frère, sœur (All. Bruder = frère)
<i>baitôn rolo</i>	= homme
<i>baitôn fendù</i>	= femme
<i>gayet, gayetta</i>	= garçon, fille
<i>môma</i>	= femme, fille
<i>monégué</i>	= femme, épouse
<i>naréguet</i>	= enfant

Les autorités

<i>faffo</i>	= prêtre (All. Pfaffe = prêtre péj.)
<i>boque</i>	= gendarmes
<i>cordâts</i>	= gendarmes
<i>ojéi</i>	= gardes forestiers («les oiseaux»)
<i>berlande</i>	= gardes des finances
<i>djano</i>	= gardes des finances («les jaunes»)
<i>tchambe prime</i>	= gardes des finances («les jambes minces», à cause des bandes qu'ils portaient jusqu'aux genoux)
<i>tché</i>	= syndic («le chat»)
<i>tchatto, tchatta</i>	= patron, patronne
<i>erboulîn</i>	= vicaire
<i>Tric</i>	= Benito Mussolini
<i>Brèmebeuye</i>	= Victor-Emmanuel III

Les animaux

<i>lonts, onts</i>	= (gros) chien (All. Hund = chien)
<i>mouro dè corna</i>	= poule («museau de corne»)
<i>griva, bégarrin-a</i>	= vache
<i>bersayé</i>	= chien («bersaglière»)
<i>sèndic</i>	= chat («syndic»)
<i>minichtre</i>	= âne («ministre»)
<i>guéits</i>	= chèvre (All. Geiss = chèvre)
<i>pègola</i>	= brebis
<i>chanouène</i>	= cochon («chanoine»)
<i>foucho</i>	= pou
<i>baboulîn</i>	= petit chien

Les vêtements

<i>ortole</i>	= sabots
<i>tselle</i>	= sabots
<i>bèyo</i>	= chapeau
<i>tsep</i>	= souliers

Le corps humain

<i>âhpie, grifïe</i>	= mains (<i>ésse dè l'âhpie</i> = être un voleur)
<i>artèi</i>	= pieds
<i>guéye</i>	= jambes
<i>croc</i>	= genoux
<i>greuffe</i>	= yeux

Adjectifs

<i>gueutchô, gueutchâ</i>	= beau, belle; joli, jolie
<i>chéréhc, chéréhca</i>	= laid, laide (All. schlecht = mauvais)
<i>boudré</i>	= gras, ventru
<i>chouarts, chouartsa</i>	= sale; noir, noire (All. schwarz = noir)
<i>cranç, cranca</i>	= malade (All. krank = malade)
<i>créhpo, créhpa</i>	= riche
<i>créc, crécca</i>	= pauvre
<i>fiola</i>	= ivre
<i>narre</i>	= stupide (All. Narr = fou)
<i>péc</i>	= avare
<i>guéts</i>	= bon (savoureux)

Substantifs divers

<i>fiocco</i>	= voleur
<i>reumioù</i>	= scieur de long, travailleur
<i>grep</i>	= scie (des scieurs de long)
<i>pélé</i>	= passe-partout (grosse scie)
<i>bédja</i>	= hache à équarrir
<i>bégarrura</i>	= signature
<i>tchéno</i>	= nuit
<i>biantchôn</i>	= neige
<i>tâhca, tâhque</i>	= piémontais
<i>tahcôn</i>	= piémontais
<i>combia</i>	= bois
<i>borque, chéye</i>	= argent (sous)
<i>poûssa djana</i>	= argent (sous)
<i>molet</i>	= argent (sous)
<i>rôbio</i>	= feu
<i>reumura</i>	= travail
<i>chort</i>	= bouteille empaillée
<i>piôtso</i>	= lit
<i>leuffia</i>	= cuiller (All. Löffel = cuiller)
<i>tchavo</i>	= maison
<i>messer</i>	= couteau (All. Messer = couteau)
<i>gréya</i>	= messe
<i>trouche</i>	= tête

<i>borotura</i>	= le parler, le discours
<i>ferrura</i>	= mariage
<i>biéhç</i>	= pays
<i>grojù</i>	= chapelet, rosaire
<i>gréotura</i>	= mort

Verbes

<i>ènterbà</i>	= comprendre
<i>nartà</i>	= dire des choses qu'il ne faut pas dire, des secrets
<i>bégarrà</i>	= écrire
<i>beureuquià</i>	= regarder
<i>vanà</i>	= vider son sac («vanner»)
<i>rupià, piòtsà</i>	= dormir
<i>bartavellà</i>	= parler
<i>eutchà</i>	= crier, chanter
<i>rôbia</i>	= voler, brûler
<i>ferra-se</i>	= se marier
<i>fressà</i>	= manger (All. fressen = manger)
<i>meurcà, tafià</i>	= manger
<i>treppà</i>	= danser
<i>bïlla-se</i>	= s'en aller en cachette
<i>louégà</i>	= regarder, ne pas perdre de vue
<i>gréotà</i>	= mourir
<i>molénà, molettà</i>	= payer
<i>bronzà, chéyà</i>	= payer
<i>arpià</i>	= se fâcher
<i>trincà</i>	= boire (All. trinken = boire)
<i>trimà</i>	= courir
<i>barbijà</i>	= voler
<i>ehterbì</i>	= tuer (All. sterben = mourir)
<i>(alà) chloffén</i>	= (aller se) coucher (All. schlafen = dormir)

Adverbes indéfinis

<i>nifïe</i>	= rien
<i>breuf</i>	= rien
<i>érts</i>	= trop

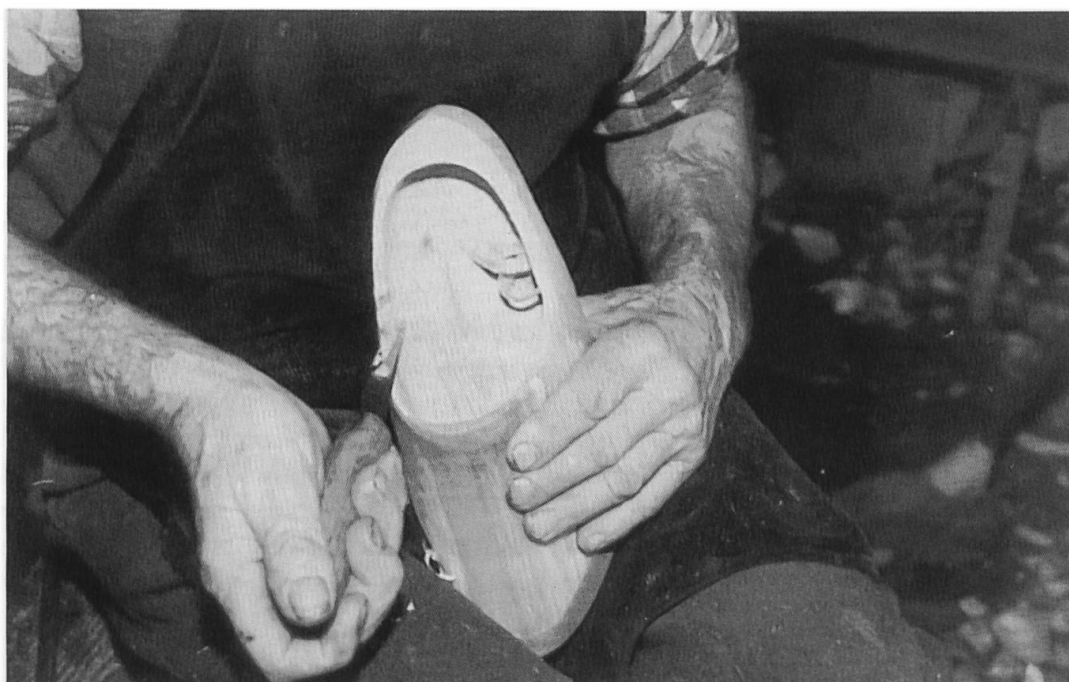
Locutions, expressions

- *lo pontù què l'èt so l'arquïn* = se dit quand on veut parler du personnage dont il est question
- *borotà érts* = parler beaucoup, trop
- *ènterbà nifïe, breuf* = ne rien comprendre

- *ménà fâch* = faire l'espion (quand on transportait le foin au moyen d'une bête de somme, une personne suivait le convoi avec deux bâtons pointus, qu'elle enfonçait dans le foin pour maintenir la charge équilibrée. Ces bâtons s'appellent *ehpiôn*: le même mot est employé pour désigner les mouchards)
- *alà à l'erbadjo dè l'anta Mayânnà* = aller couper du bois abusivement (litt. «aller au pâturage de tante Marie-Anne» c'est-à-dire dans le bois commun)
- *passà lo rouâts pè î à la Leuna* = traverser le glacier pour aller en Suisse
- *bila la bucha què lo pontù l'é so l'arquìn* = cache cela car quelqu'un est en train d'arriver (ou bien il est déjà présent, mais il ne doit pas voir ce qu'on est en train de faire)
- *borota peura, tanta lo pontù so l'arquìn l'èntérba nifîe, breuf* = parle tranquillement, car le type ne comprend rien.

H. Nabert, dans son étude qui date de 1907, nous dit qu'à cette époque le patois d'Ayas possédait encore environ 150 mots d'origine germanique. La plupart de ces mots appartenaient sans doute à l'argot, mais quelques-uns ne sont plus ressortis au cours de mes enquêtes, comme par exemple:

<i>chelossa</i>	(All. Schlüssel = clé)
<i>bringa</i>	(All. bringen = apporter)
<i>ferkofa</i>	(All. verkaufen = vendre)



Finissage du sabot avec le couteau

(photo Concours Cerlogne 1982 – Ecole moyenne de Brusson)

Un cointo forà

Si on voulait recueillir les contes et les récits concernant les sabotiers, on trouverait du matériel pour écrire un livre: puisque mon but n'est pas celui-ci, je me bornerai à proposer aux lecteurs une petite histoire que M. Evalde Obert, mieux connu comme lo *mêltre Tatcha* a publié dans son recueil *Euna pegnà dè cointo forà*.

Par le mot *tahque* les scieurs de long qui, bien avant les sabotiers, avaient été émigrants et avaient senti l'exigence de se servir d'un jargon, désignaient les *tayàn*, c'est-à-dire les Piémontais.

Le Tahquè

Le resseghin qui alavon en Pieumon, après tséna, i alavon fa sedèrià pè i ehtoui avoi le fameiè di Taian, pè sè godè euna pousa dè tchat devan què i sè coutchè sou fèn sus pè so le travà.

Devan què comentsà la sedèrià dè deujeit lo patè tut ensembio.

Dè có, Dofen dou Rets ou sè sèmoneit dè menà el lo tchapelet.



Les sabots sont suspendus pour sécher

(photo Concours Cerlogne 1982 – Ecole moyenne de Brusson)

Arreuva i tsinc patè après le letanée l'eubieit james dè dirè «'Ncô un patè et eun'ave ou bon sent Antóne pè la conservatsion di béhte et pè la deshtrusion di Tahquè».

Les scieurs de long qui allaient au Piémont après le repas du soir, passaient la veillée dans les étables des familles piémontaises, pour profiter d'un moment de chaleur avant d'aller se coucher sur le foin, dans les soupentes. Avant de commencer la veillée on priait tous ensemble.

Parfois Dauphin du Rets s'offrait de réciter le chapelet.

Quand il arrivait aux cinq Pater après les litanies il n'oubliait jamais de dire: «Encore un Pater et un Ave au bon saint Antoine pour la conservation du bétail et pour la destruction des Tahquè».

Bibliographie

- Ayas. Storia, usi, costumi e tradizioni della Valle*, Editions Virginia-Pero, Milano 1968.
A. BÉCHAZ, *Analisi lessicale della parlata francoprovenzale di Ayas*, Turin 1968 (Mémoire de licence).
A. BÉCHAZ, *I Walser di Ayas*, in: «Notiziario del Monterosaski», n. 2, 1982.
Bulletin paroissial d'Ayas, n. 1-4, janvier-avril 1989.
W. EGLOFF, *Le sabotier de Cœuve*. Remarque sur le langage de métier, in: *Dialectologie, histoire et folklore. Mélanges offerts à Ernest Schüle pour son 70^e anniversaire*, Editions Francke, Berne 1983.
B. HENRY, *Des métiers et des hommes. Au village*, Editions du Seuil, Paris 1975.
J. LALE-DÉMOZ, *Emigration et petite industrie. Dans le Val d'Ayas*, in: «Augusta Praetoria» n. 11-12, 1921.
H. NABERT, *Namen und Sprachproben aus den deutschen Dörfern im Tessin und Piemont. Deutsche Erde*, 1907.
O. E. OBERT, *Euna pegnà dè cointo forà*, Musumeci, Aoste 1973.
J. SEYMOUR, *Métiers oubliés*, Editions du Chêne, Paris 1985.
Travaux du 22^e Concours Cerlogne, Ecole Élémentaire de Champoluc et Ecole Moyenne d'Ayas, 1984.

J'ai en outre puisé dans les données d'une enquête dialectale effectuée à Ayas en 1920, dont le manuscrit originel se trouve au Glossaire des Patois de la Suisse Romande. Les informateurs étaient M. Jean-Baptiste Burgay (1847) et Mlle Célestine Obert (1860).

Sources orales

Pour la rédaction de cet article j'ai profité de la précieuse collaboration de deux informateurs: Firmino Favre (1909) et Ruggero Favre (1927), sabotiers de Champoluc d'Ayas. Pour ce qui est de l'argot du métier, c'est Pietro Chasseur (1908) de Periasc d'Ayas qui m'a aidé à compléter la liste que je possédais déjà.

Cet article a été publié dans les *Nouvelles du Centre d'Etudes francoprovençales René Willien*, Saint-Nicolas, n° 21, année 1990, pp. 44-64. La reproduction nous a été aimablement accordée par le directeur Alexis Bétemps, que nous remercions.

Riassunto. La fabbricazione di zoccoli era una delle principali attività artigianali invernali degli uomini di Ayas (Val d'Aosta) che ne fecero un prodotto ricercato e venduto non solo nella regione, ma in tutto il Piemonte, e specialmente nelle zone risicole. Solo l'improverimento dei boschi (ad Ayas per gli zoccoli si usava specialmente il cembro) unitamente al suo grande sviluppo, che aveva fatto abbandonare altre attività invernali spesso emigratorie, provocò a sua volta un'emigrazione sia nella regione, sia in Piemonte e oltre, fino in Valtellina. Oggi la produzione rifornisce solo gli abitanti locali e il turismo. L'articolo descrive la lavorazione – eseguita qui da almeno due artigiani: il più abile lavora la parte esterna delle calzature, il principiante ne esegue la vuotatura interna – in tutte le sue fasi e con tutti i suoi attrezzi e chiude con una serie di locuzioni e di detti proverbiali su questo artigianato e con una raccolta di voci gergali degli zoccolai.

R.Z.